

11455. Nord (Le) protestant. Dir. J. Lauerjat (1925). — Lille, 70 rue Jeanne-d'Arc (Douai, Impr. de Lefebvre-Lévêque). 32 x 25 cm. 0,50/5 F. Jo. 46220

Un inédit de Karl Barth

Le texte que le NORD PROTESTANT est heureux d'offrir ci-dessous à ses lecteurs a été rédigé par KARL BARTH à l'intention d'une revue américaine, « The Christian Century », qui lui avait demandé un article sur ses expériences des dix dernières années. Notre journal est le second en Europe à publier ces lignes, dont nous devons la traduction à l'obligeance de notre ami, le pasteur Spijkerboer. Qu'il en soit ici remercié.

La tension entre l'Orient et l'Occident, comme une ombre, nous a tous accompagnés et suivis depuis la deuxième guerre mondiale. En ce qui concerne cette question, je ne puis être d'accord avec la grande majorité des gens qui m'entourent. Non que je préfère le communisme de l'Orient quand je me rends compte de la façon dont il se présente au monde. Assurément, je préfère ne pas vivre dans le monde du communisme, et ne souhaite pas non plus qu'un autre soit obligé de le faire. Mais je ne comprends pas pourquoi soit la politique soit le christianisme exigeraient ou même permettraient que ce refus aboutisse aux conséquences tirées par l'Occident avec une véhémence croissante pendant les quinze dernières années. J'estime que l'anti-communisme est en principe un plus grand mal que le communisme lui-même.

Peut-on négliger le fait que le communisme est la conséquence fâcheuse, mais naturelle dans toute son agressivité, d'une certaine évolution de l'Occident ? Sa contrainte barbare, qui nous révolte tellement, n'a-t-elle pas, sous d'autres formes, sans cesse dominé depuis des temps anciens la vie dans les sociétés et les Etats de l'Occident, libres à nos yeux ? Que le communisme se présente comme doctrine de salut, bénissant tous les hommes et tous les peuples, et pour cela comme doctrine à répandre par toute la terre, était-ce donc quelque chose d'entièrement nouveau, une raison d'aversion particulière ? N'y a-t-il pas d'autres systèmes du même genre et de même tendance ? Et encore, pouvons-nous vraiment penser aider les peuples dominés par le communisme, et le monde menacé par lui, ou même un seul de ceux qui souffrent de ses conséquences, par la seule proclamation de notre hostilité au communisme et en tentant de faire passer cette proclamation dans la pratique ? Avons-nous oublié que le contenu de cette attitude d'hostilité est une invention et un héritage typique de feu nos dictateurs, que seul « Hitler-en-nous-mêmes » peut être un anti-communiste de principe ?

Qui, en Occident, a pris la peine — ne serait-ce qu'une seule fois — de se rendre compte de la situation pénible née depuis 1945 au point de vue de l'Orient, et spécialement de la Russie ? Après tout, n'étions-nous pas heureux (et à juste titre) de la contribution soviétique à la victoire sur le danger nazi ? N'était-ce pas les chefs occidentaux qui permettaient et garantissaient à l'Union soviétique une influence décisive en Europe orientale vers la fin de la guerre ? Compte tenu de tout ce qui est arrivé depuis 1914, le besoin de sécurité, sans aucun doute exagéré, de l'Union soviétique, l'amenant à se fortifier autant que possible et à garder ce qu'on lui avait offert, était-il si incompréhensible ? De quel droit commencions-nous, aussitôt après 1945, à parler d'un refoulement nécessaire (« roll back ») ? Quand les communistes prenaient de leur côté des mesures contre ce refoulement, était-il alors inévitable d'y voir une menace militaire pour le reste du monde ?

Avons-nous laissé le moindre choix à l'allié oriental ? Ne l'avons-nous pas provoqué en organisant une défense massive de l'Occident, en l'entourant avec de l'artillerie, en montant la

République Fédérale Allemande (qui devait lui sembler un poing serré tout juste sous son nez), en réarmant cette République et en la dotant d'armes atomiques ? N'incitions-nous pas notre ancien allié à un déploiement analogue de ses forces, n'avons-nous pas stimulé dans une grande mesure sa méchanceté particulière en agissant ainsi ? En fin de compte, l'Occident ne connaissait-il pas de meilleure solution que de faire confiance à ses bombes A et H de mauvaise réputation ? Et n'aurait-il pas mieux valu pour l'Occident qu'il se rende compte que l'adversaire n'allait pas rester passif dans le domaine de ces armes ?

En outre, quel genre de philosophie occidentale et d'éthique politique (et malheureusement de théologie) était-ce que celles dont la sagesse transformait « l'homme collectif » de l'Orient en ange des ténèbres, et « l'homme organisateur » de l'Occident en ange de lumière ? Pour donner ensuite, à l'aide d'une telle mythologie, la consécration supérieure indispensable à l'absurde guerre froide. Etions-nous si peu sûrs du bon droit de la cause occidentale et de la résistance de l'homme occidental que nous préférons nous laisser détourner vers une alternative idiote et déraisonnable (liberté et dignité humaines en face de destruction mutuelle par l'atome), plutôt que d'essayer de surmonter cette alternative, par un acte de véritable amour chrétien ?

Pendant toutes ces années, je n'ai pas été capable de m'associer à la folie — je ne peux l'appeler autrement — que j'ai décrite. Outre ma crainte du feu, je crois injustifiable de jouer avec lui. J'estime que l'Occident, qui devrait avoir plus de sagesse, doit rechercher une méthode plus justifiée pour la nécessaire confrontation avec la puissance et l'idéologie de l'Orient communiste. Des occasions d'une politique, réfléchie, prudente et fermement conduite, de coexistence et de neutralité se sont maintes fois présentées à l'Occident dans les années passées. On devrait rendre plus d'honneur au monde libre s'il avait saisi ces occasions. Entendez : on aurait atteint des résultats meilleurs et plus prometteurs que ceux qui demeurent aujourd'hui. En particulier, je pense que la presse et la littérature occidentales au lieu de marcher avec l'inhumanité à la rencontre de l'inhumanité, auraient dû engager la fameuse humanité d'Occident en observant et en sondant attentivement les hommes et la situation d'Orient. Avant tout, je pense que les Eglises chrétiennes auraient dû se faire un devoir d'influencer aussi bien l'opinion publique que les hommes politiques responsables, par un témoignage puissant concernant la paix et l'attente du Royaume de Dieu. Les Eglises ont fait du tort à l'Evangile par la façon dont, inconsciemment en grande partie, elle l'ont identifié avec la cause de l'Occident. A cet égard, Rome ne fait pas mieux que Genève, et Genève pas mieux que Rome. La cause de l'Evangile ne peut pas être sauvée — au moins du point de vue humain — même par les meilleurs efforts sur le plan missionnaire et œcuménique. Les Eglises ont fourni à l'athéisme de l'Orient des arguments difficilement réfutables, au lieu de lui résister par leur attitude dans la vie.

...Les journaux ont abondamment parlé de la visite de Nixon à Moscou et de la rencontre de Kroutchtchev et d'Eisenhower. Je lis ces informations sans optimisme mais aussi sans pessimisme prématuré, et j'observe ce qui est apparemment possible entre les hommes, les peuples, les idéologies d'Orient et d'Occident. Quoi, si la malheureuse époque de Dulles et d'Adenauer était révolue ? Quoi, si les luthériens allemands quittaient leurs mauvais chemins ? Quoi, si le Vatican ou Genève faisaient entendre une parole prophétique et apostolique de repentance et de paix, au lieu de généralités insignifiantes ? On ose à peine l'espérer. Mais ceci peut-être, ou quelque chose de semblable, peut cependant arriver avant la fin et le commencement nouveau de toutes choses. Pourquoi exclure une telle possibilité ?